

—L'illumination commence seulement, dit Sans-nez.

—Première surprise ! fit M. de Lincourt avec un léger haussement d'épaules.

Puis, se tournant vers les chasseurs, il ajouta en riant :

—Sa Majesté veut absolument nous étonner mes camarades.

—Elle y arrivera peut-être ; mais, en tout cas, ne lui en laissons rien voir.

Les Trappeurs répondirent à leur chef par un sourire d'acquiescement.

Ils le comprenaient.

La dignité leur commandait l'impassibilité absolue, quoi qu'il arrivât.

Cependant l'incendie se propage rapidement.

Les flammes, courant sur les crêtes avec une rapidité prodigieuse, forment un vaste demi-cercle qui va courant vers le défilé pour y rejoindre ses deux ailes gigantesques.

L'intensité de la chaleur est telle, que l'on étouffe sous le dôme immense de fumée rougeâtre dont l'arène est couverte.

On ne voit pas un coin du ciel.

L'attente est cruelle pour la foule murée par le fer des Indiens et le feu des collines.

Tous les yeux sont fixés vers le défilé.

Enfin le cercle de flammes est fermé.

Un coup de sifflet aigu passe au milieu des grondements sourds et des pétilllements ; il retentit strident. C'est un commandement lancé par la reine elle-même.

La grande tenture de peaux qui masquait l'entrée du défilé tombe.

Un spectacle imposant s'offre aux chasseurs ; ce sont les ruines d'un de ces temples mexicains que les Aztèques, au temps de la conquête de Fernand Cortès, ont ensevelis, dans le plus secret, au milieu des eaux profondes des lacs ou dans les immenses excavations des grottes.

Convaincus que l'or était la principale riche, l'attrait suprême des conquérants, les Aztèques, peuple belliqueux venu d'Asie par le détroit de Beringh, ayant asservi les tribus mexicaines qui occupaient le pays avant eux, les Aztèques, disons-nous, voulurent enfouir les richesses accumulées dans leurs édifices religieux ; ils tenaient leurs cerfs sous un joug de fer et ils avaient aux confins de l'empire, des tributaires ; ils employèrent à cette tâche des corvées prises chez les uns et chez les autres ; les travaux finis, sous l'œil des prêtres et des guerriers, tous les ouvriers étaient égorgés.

Rien de plus intéressant à lire, dans les auteurs espagnols du temps, que cet histoire des trésors mexicains, noyés ou enterrés, le secret étant assuré par des hécatombes humaines.

Les temples étaient nombreux, les richesses incalculables ; les travaux avaient été immense, puisque des lacs avaient été comblés.

Les conquérants espagnols firent des recherches, plusieurs fois couronnées de succès ; mais un grand nombre de ces trésors leur échappèrent ; surtout ceux des territoires éloignés du centre de l'empire ; les régions de l'Apacheria étaient notamment hors de leur pouvoir ; ce pays avait reconquis son indépendance ; après des siècles, il la garde encore.

Au lendemain de la chute de l'Empire des Aztèques, les Apaches tributaires et tributaires alliés n'ayant jamais été asservis par la propagande religieuse, les Apaches, comme le constatent les écrivains d'alors, reçurent en amis, les prêtres et les nobles Aztèques, cherchant chez eux un refuge avec des trésors fabuleux, inouis, portés à dos de lamas, et enterrés ensuite dans des sites reculés et sauvages, une fois arrivées en sûreté.

Les chefs seuls eurent le secret de ces trésors et le transmirent, plus ou moins exactement, de génération en génération, à l'aîné de leurs descendants.

Pendant plus de trois cents ans, les Apaches, peuple chasseur, n'ayant aucune relation d'échanges avec leurs voisins, n'éprouvèrent point le besoin de l'or, à titre de monnaie ou de lingots d'échange ; ce ne fut que sur le tard, qu'ils en reconnurent l'utilité ; mais, depuis des années, la tradition des trésors enfouis s'était perdue, sauf dans quelques familles de chefs qui se gardaient bien de divulguer ces secrets.

Grandmoreau avait par hasard, découvert une grotte où gisaient les richesses de deux temples, c'était là le fameux secret du trappeur dont il est encore parlé aujourd'hui dans les contes du bivac, parmi les chasseurs de la prairie et dans les campements des chercheurs d'or du Colorado.

Et ce secret du trappeur n'était-il pas connu des Indiens, ou du moins d'un de leurs chefs ? Ne serait-il pas étalé triomphalement sous les resplendissements de la montagne en feu ?

Grandmoreau en a le pressentiment.

Le comte de Lincourt est très pâle, tous les chasseurs sont inquiets ; la population d'Augustin est stupéfaite ; les Indiens restent silencieux.

En ce moment, l'Aigle-Bleu s'avance et dit au comte, d'un air singulier en français :

—Vous plaît-il, M. le comte, d'accompagner la reine et de visiter les ruines de ce temple, qu'elle a fait transporter ici avec toutes les statues d'or, de platine et d'argent que nos Apaches ont exhumées, en même temps que les pierres du moment. Vos amis peuvent nous accompagner.

M. de Lincourt s'inclina en signe d'assentiment : les chasseurs, silencieux, se rangèrent derrière lui.

Le comte remarqua qu'aucune invitation n'était faite au colonel d'Éragny et à sa fille qui souriaient en le regardant et qui semblaient n'éprouver aucune surprise.

Quel jeu jouaient-ils donc tous deux ?

Le comte se demanda s'il était mystifié et se mordit les lèvres, réfléchissant déjà aux moyens de se venger.

Cependant le cortège des sachems s'était ébranlé, suivant la reine ; les chasseurs et leur chef se mêlèrent à l'escorte, sombres mais entraînés par la curiosité.

Le comte dit à Grandmoreau :

—Qu'en pensez-vous ? Ne vous semble-t-il pas que cette exhibition ressemble fort à une mystification : on se moque de nous. Le secret. . .

—F. . . ichu, le secret ! Il était enterré à une demi-marche d'ici, le secret ! Les Faces-Rouges le connaissent le secret ! Nous voyant en expédition, ils se sont doutés de nos intentions et ils nous ont devancés ! Monsieur le comte, nous sommes floués !

—Au diable mes rêves de fortune, soupira le comte. Moi qui espérais relever mon blason, sauver de la vente à la criée le vieux château des Lincourt, reconstituer leur domaine et redonner à notre antique maison un luxe digne du nom et de la race, me voilà plus pauvre que jamais. Enfin . . . on recommencera . . . on cherchera une occasion.

—Ah, Monsieur le comte, dit Tête-de-Bison, ces occasions là sont rares !

Mais on était arrivé au bont de la gorge, au milieu des ruines, merveilles de l'architecture Aztèque.

L'autel, les pilastres, les murailles étaient recouvertes de sculptures en forme de hauts-reliefs ciselés en plein métal, puis adaptés par appliques encastrées ; les grands dieux étaient taillés dans l'or, les petits dieux dans

la platine, les déesses dans l'argent ; mais ce qui surtout constituait le trésor, c'étaient les pierres précieuses dont les statues étaient ornées, les yeux étaient des brillants, des rubis, des émeraudes, des escarboucles ou des topazes, enchassés sur les paupières. Les déesses portaient des colliers de perles, alternant avec des saphyrs ; aux poignets, aux chevilles, elles avaient des bracelets ruissolants de feux, les vêtements des dieux étincelaient d'éclairs lancés par d'énormes diamants ; des solitaires ornaient le nœud des plumes des coiffures, et les agrafes des manteaux.

Toutes ces splendeurs éblouissaient, reflétant les lueurs des torches portées par cent guerriers et les rougeurs de l'incendie qui dévorait les cimes de la gorge.

Tout à coup, l'on aperçut, couché sur une litière portée par quatre guerriers, un sachem blessé . . .

C'était l'Aigle-Bleu . . .

L'Aigle-Bleu non capable encore de marcher !

Grandmoreau murmura à l'oreille du comte :

—Ça va devenir drôle ! Deux Aigles-Bleus ! On nous roule de plus en plus !

De Lincourt n'y tenait plus de rage ; voyant des regards silencieux dans les yeux de Blanche et des sourires sur les lèvres du colonel, il poussa vers celui-ci son cheval et lui dit :

—Monsieur ! vous vous moquez de nous et je ne puis le supporter ! Mystifiés par les Indiens, soit ! Ils sont dans leur jeu ; mais, que vous vous associiez à nos adversaires pour insulter à notre déconvenue d'un air railleur, je ne puis l'admettre.

L'Aigle-Bleu s'interposa.

—Permettez ! dit-il, sur le même ton qu'eût pris en pareil cas un parisien rompu aux usages.

Et laissant tomber un manteau, ôtant sa coiffure qu'il remit aux mains de deux Indiens, dont l'un lui tendit un chapeau mou de touriste, il apparut vêtu à la façon d'un boulevardier qui s'est décidé à faire une excursion.

Saluant le comte d'une façon cordiale, il lui dit :

—Monsieur de Lincourt en deux mots, voici des explications. Ma sœur (il montrait la reine) et moi, sommes nés d'une française et du dernier grand sachem des Apaches. Ma mère a obtenu de mon père, qu'à l'âge de douze ans, j'irais faire mon éducation en France. Elle avait comme le pressentiment que je n'étais pas fait pour la vie sauvage ; mon frère cadet, au contraire, l'Aigle-Bleu, était prédestiné par son tempérament à mener l'existence des tribus. Mon père est mort pendant mon séjour à Paris, après avoir pris les arrangements suivants approuvés solennellement par tous les sachems : en mon absence, notre sœur serait reine, jusqu'à mon retour ; si je voulais alors devenir grand sachem, je prendrais le pouvoir ; sinon je le cétais à mon frère. En dédommagement, mon père légua à ma sœur et à moi, le secret d'un temple dont nous devons nous partager les richesses par moitié. J'ai renoncé à être Grand Sachem et j'ai décidé ma sœur à me suivre à Paris où sa dot et sa beauté lui permettent d'espérer qu'elle trouvera un mari digne d'elle. Pour moi, j'ai l'honneur d'épouser mademoiselle d'Éragny . . .

(A suivre)